

Les premiers temps de l'économie médiévale

II – La crise du haut Moyen Âge : La crise démographique du VI^e siècle, la déprise agricole et l'évolution des villes

I-	La crise démographique du VI ^e siècle : peste et disettes	2
1-	La peste	3
	Qu'est-ce que la peste ?	3
	Développement de l'épidémie	4
	La réévaluation de la peste par Le Goff et Biraben et l'extrapolation à partir de 1348	4
	L'impact de la peste et la différence entre ville et campagne et entre Nord et Sud	5
	La récupération	6
2-	Les disettes	6
a)	Les facteurs climatiques	6
b)	Les transformations de l'approvisionnement depuis l'Antiquité	7
c)	Ressources alimentaires alternatives et archéologie	7
II-	La déprise agricole : nature et culture, <i>ager</i> et <i>saltus</i> dans les représentations des contemporains et des historiens	9
a)	Nature et culture dans les représentations de la déprise agricole	9
	Le recul des aménagements agraires romains : une catastrophe ?	9
	Thème voisin : l'intérêt pour la nature sauvage et la chasse au haut Moyen Âge	9
	La revalorisation du retour à l'inculte par l'historiographie italienne des années 80 et 90.	10
b)	L'Europe du Nord-Ouest	11
c)	Un exemple de persistance durable des structures romaines : l'Auvergne de Grégoire de Tours	12
d)	Un nouvel équilibre des ressources : l'exemple des ressources aquatiques en Italie du Nord	13
	A l'époque romaine : une nature domestiquée	13
	Calamités naturelles et destructuration de l'économie et de la société : L'inondation de la basse vallée du Pô	14
	Une nouvelle civilisation rurale adaptée au monde aquatique	15
	La fin de l'élevage transhumant dans la péninsule : une autre conséquence de la désorganisation économique	16
	Conclusion : la fin du monde antique	16
III-	Une mesure de la discontinuité : déclin et continuité des villes au haut Moyen Âge	16
	La question du déclin de la ville antique.	17
	La charnière de 600 et la question de la continuité	17
	Villes du Nord, villes du Sud.	18
	Grand commerce et économie locale dans la renaissance urbaine : une question en débat. L'exemple de la vallée du Pô	19

I- La crise démographique du VI^e siècle : peste et disettes

Rappel de la séance précédente : L'Occident a traversé au VI^e siècle et surtout dans sa deuxième moitié une période particulièrement difficile pendant laquelle se sont cumulés la peste, la famine –déclenchée par une phase pluvieuse séculaire, dans un contexte général défavorable de désorganisation sociale-, les déplacements de populations et des guerres destructrices¹. Grégoire de Tours a laissé de ces catastrophes un récit justement célèbre². Au demeurant, l'ampleur, la chronologie, la différenciation géographique de cette « crise du VI^e siècle » sont amplement discutées actuellement, surtout sous l'impulsion des archéologues³ mais aussi d'une relecture des textes, de même qu'on considère de façon très différente –en gros : plutôt positive- les conséquences de la déprise agricole sur l'environnement et sur les modes de vie.

Un consensus relatif existe parmi les historiens (mais, avec quelle part de subjectivité ? et avec une adhésion toujours plus fragile des archéologues) pour situer à la fin du VI^e siècle un étiage démographique absolu dans l'histoire de l'Europe, entre l'Antiquité et nos jours. « Le trait fondamental », écrit déjà Marc Bloch⁴, « demeure l'universel et profond affaissement de la courbe démographique. Incomparablement moins nombreux, sur toute la surface de l'Europe, que nous ne les voyons, non seulement depuis le XVIII^e siècle, mais même depuis le XII^e, les hommes étaient aussi, selon toute apparence sensiblement plus rares qu'aux beaux temps de l'Empire. Jusque dans les villes, dont les plus notables ne dépassaient pas quelques milliers d'âmes, terrains vagues, jardins, champs même et pâtures se glissaient de toutes parts entre les maisons ».

¹ Pour une perspective historique encore plus ample –mais nécessairement rapide- des questions d'alimentation et de famines, on pourra voir *Hunger in history. Food shortage, poverty, and deprivation*, dir. L. C. Newman, Oxford, 1990, particulièrement la partie III, *Hunger in complex societies*, et l'article général de Newman, Herlihy et al., « Agricultural intensification, urbanization, and hierarchy ». On ne tirera rien en revanche pour notre propos du volume *Las crisis en la historia, sextas jornadas de Estudios Históricos organizadas por el Departamento de Historia Medieval, Moderna y Contemporánea de la Universidad de Salamanca [Salamanca, jun.1994]*, dir. Ch. Wickham, H. Kamen et E. Hernández Sandoca, Salamanque, 1995. Rappelons des ouvrages classiques : M. Montanari, *La faim et l'abondance. Histoire de l'alimentation en Europe*, Paris, 1995 ; *Histoire de l'alimentation*, dir. J.-L. Flandrin et M. Montanari, Paris, 1996 (particulièrement M. Montanari, « Structures de production et systèmes d'alimentation », p. 283-293) ; M. Montanari, *L'alimentazione contadina nell'alto Medioevo*, Naples, 1979. Sur les mécanismes des disettes, je me permets d'ajouter (janvier 2013) F. Menant, « Du Moyen Âge à aujourd'hui : Mille ans de famines », dans *L'Histoire*, 383 (déc. 2012), p. 78-85.

² Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, éd. et trad. R. Latouche, 2 vol., Paris, 1975. Voir ci-dessous. Procope, autre grand chroniqueur de cette époque, donne une description comparable de la famine qui accompagne la « guerre gothique » en Italie (extraits : M. Montanari, *La faim et l'abondance...*, p. 15-16).

³ On pourra partir de l'exposé rapide mais excellent de J.-P. Devroey, *Économie rurale et société dans l'Europe franque (VI^e-IX^e siècles)*, I, Paris, 2003, p. 44-47 (que je pille littéralement ci-dessous). Autre discussion récente, riche de suggestions mais peu archéologique : Mc Cormick, *Origins of the European Economy*. (cf. cours précédent). Un résumé récent du point de vue des archéologues : J. Burnouf (dir.), *Manuel d'archéologie médiévale et moderne*, Paris, 2009.

⁴ M. Bloch, *La société féodale*, Paris, 1939, p. 99 (de l'éd. de 1995).

Je n'aborde pas cette question démographique en elle-même : la séance est déjà très abondante, et le problème démographique est très délicat à exposer : on ne peut le faire sans entrer dans le détail de sources qui sont d'interprétation difficile : sources archéologiques (habitats, nécropoles ; avec la question de l'inhumation séparée des enfants, qui peut induire en erreur sur leur nombre et leur taux de mortalité) et polyptyques (avec l'évaluation du taux de reproduction que permettent certains polyptyques, ceux surtout qui donnent l'âge des enfants comme celui de Saint-Victor de Marseille). Mais la question démographique sera abordée en appendice à la séance suivante.

En revanche je fais un retour sur les facteurs de la crise, pour compléter les éléments fournis la dernière fois.

1- La peste

Je reviens sur la peste, en particulier parce que je n'ai précisé ni ses mécanismes, ni ce qu'on pouvait dire de son impact démographique. La peste a en fait peut-être joué dans l'évolution de l'Europe un rôle déterminant, mais mal reflété par les sources et, partant, resté méconnu des historiens.

Qu'est-ce que la peste ?

Le latin « *pestis* » utilisé par les chroniqueurs peut désigner n'importe quelle maladie épidémique, d'où une légère incertitude sur la récurrence des épidémies en Occident (par exemple la variole s'est combinée à la peste au VI^e s.). La mention de bubons et la description minutieuse des symptômes par l'historien byzantin Procope et d'autres sources orientales permettent d'identifier avec certitude le bacille de Yersin⁵. Elle se transmet par la puce (peste bubonique) ou la salive (peste pulmonaire).

Il n'y a chez l'homme aucune immunité acquise contre la peste ; ce n'est que la maladie elle-même, si on en réchappe, qui peut conférer une certaine protection. Favorisée par la promiscuité, la contagion est également provoquée par le réflexe de fuite, qui la répand dans les campagnes où les citadins se réfugient : selon des préjugés dogmatiques puisés dans Hippocrate et Galien, la peste serait véhiculée par l'air, et l'air de la campagne serait plus sain que celui des villes. Le déroulement de l'épidémie est le même au VI^e et au XIV^e siècle –et en général– : après un épisode

⁵ La nature de l'épidémie de 1348 a cependant été mise en doute par Samuel K. Cohn, *The Black Death Transformed: Disease and Culture in Early Renaissance Europe*, New York, 2003 : selon lui, ce n'est pas la peste bubonique, mais la peste pneumonique, beaucoup plus contagieuse et létale encore. Il ne semble d'ailleurs pas parler de la peste du VI^e s. La gravité de celle-ci a quant à elle été niée par Bernhard Bachrach : elle aurait été "construite" à partir principalement du récit de Grégoire de Tours, mal interprété (*pestis* ne signifierait pas "peste", en fait) et servant ensuite de référence pour interpréter comme des récurrences pesteuses les autres mortalités de l'époque (B. S. Bachrach, « Plague, Population, and Economy in Merovingian Gaul » *Journal of the Australian Early Medieval Association*, 3, 2007: p. 29-57 (en ligne). Mais l'importance de la peste vient d'être réhabilitée par un ouvrage collectif que je n'ai découvert qu'après avoir rédigé ce cours : *Plague and the End of Antiquity: The Pandemic of 541-750*, dir. Lester K. Little, Cambridge, 2007.

intense de plusieurs années, les poussées de peste reviennent assez régulièrement à un intervalle de 10 à 15 ans⁶.

Développement de l'épidémie

La peste fait son apparition en Orient en 541 et ravage Constantinople et Alexandrie⁷. Les historiens sont d'accord pour estimer que la saignée démographique a été très importante dans l'empire d'Orient, et a dû déterminer des difficultés durables : le manque d'hommes et la destructuration générale qui s'en est suivie ont dû jouer un rôle déterminant dans l'échec de l'entreprise de reconquête justinienne –et par contrecoup dans l'histoire de l'Occident, abandonné par les Byzantins⁸. La peste gagne juste avant le milieu du siècle les ports de l'Occident méditerranéen : elle est transportée par les rats, qui se déplacent avec prédilection sur les bateaux et de façon générale avec les convois de marchands et les armées ; l'épidémie suit donc les routes marchandes, et s'attaque principalement aux ports et aux villes

La peste attaque l'Occident par Gênes et Marseille—exactement selon l'itinéraire, connu avec bien plus de précision, qu'elle suivra en 1347-, puis les villes de l'intérieur : Saragosse est la première où le fléau est mentionné. Pour connaître sa diffusion ultérieure, on n'a que des mentions de chroniques, extrêmement ponctuelles⁹. Elles indiquent que la peste a sévi de façon récurrente dans toute l'Europe du Sud (et aussi l'Afrique du N.) durant un demi-siècle : la dernière mention est de 614. Deux poussées, complètement isolées chronologiquement et géographiquement, se produisent au milieu du VIIIe s. (746, 767), en Italie du S. et Sicile, finalement atteintes alors qu'au VIe s. la peste était allée jusqu'à Rome, mais pas plus au Sud.

Le Nord de l'Europe est à peu près épargné : le fléau, arrêté miraculeusement à Tours et à Reims (selon le récit de Grégoire de Tours), aurait épargné l'Ouest et le Nord de la Gaule et la Germanie. L'Angleterre, atteinte au milieu du VIe siècle, n'aurait pas été victime de récurrences, et les dégâts y auraient été limités.

La réévaluation de la peste par Le Goff et Biraben et l'extrapolation à partir de 1348

J. Le Goff et Jean-Noël Biraben, dans un article resté sans écho¹⁰ sauf auprès de Stéphane Lebecq, dans *L'économie médiévale*¹¹, puis de Devroey,

⁶ Je renvoie pour les caractéristiques et le déroulement des épidémies de peste aux travaux de J.-N. Biraben –médecin et historien- : sa synthèse *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, Paris-La Haye, 1975, et ses articles dont on trouvera la liste sur http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pop_0032-4663_1998_num_53_1_6863.

⁷ Les sources orientales montrent, comme en Occident, des épidémies précédées ou accompagnées par un véritable cortège de calamités naturelles : sécheresse, tremblement de terre, invasion de sauterelles. Cinq poussées successives durant la seconde moitié du VIe siècle suivent l'arrivée de la peste en 541. Dans la capitale, Procope et Jean d'Éphèse situent les décès quotidiens entre 5.000 et 16.000 par jour. La désorganisation des corporations urbaines entraîne la famine. On aurait arrêté le décompte des décès à 230.000 victimes, bien que le total eût été supérieur à 300.000. La peste aurait donc enlevé entre le tiers à la moitié de la population de la Constantinople.

⁸ En dernier lieu : P. Sarris, « The Justinianic plague : origins and effects », *Continuity and Change*, 17 (2002), p. 169-182. (et le résumé français en début de volume, p. 163). Sarris rappelle l'ampleur de cette épidémie de peste bubonique, qu'il considère principalement dans le monde byzantin, et en tout cas en se limitant au bassin méditerranéen ; discute l'origine : africaine, selon lui. Il se fonde surtout sur la numismatique, qui indique une crise financière et économique de Byzance à cette époque : pour Sarris, cette crise découle de la réduction de la population, à la suite de la peste. Cf. aussi J.-N. Biraben, « La peste du VIe siècle dans l'empire byzantin », dans *Hommes et richesses dans l'empire byzantin*, I, Paris, 1989, p. 121-125.

⁹ Je n'ai pas trouvé d'indications archéologiques (cimetières...).

¹⁰ J. Le Goff et J. - N. Biraben , « La peste dans le haut Moyen Âge », *Annales ESC*, 24 (1969), p. 1484-1510.

ont restitué l'ampleur de la peste du VI^e s., qui était passée presque inaperçue des historiens en raison du manque de sources (à la différence de celle du XIV^e siècle), et ont émis l'idée qu'elle a peut-être été en fait un élément aussi décisif que celle de 1348 dans l'histoire de l'Europe : ayant ravagé le Sud mais pas le Nord, elle a pu être le facteur qui a fait basculer l'initiative économique de la Méditerranée à la mer du Nord : ce n'est pas l'Islam¹² qui a déterminé la fin de la prééminence méditerranéenne, mais la peste : « alors vint non pas Mahomet (pour reprendre la formule fameuse d'Henri Pirenne), mais la peste », conclut Lebecq.

Il est presque impossible d'avoir une idée précise de l'impact de la peste du VI^e siècle : les textes, rarissimes (chroniques comme celle de Grégoire de Tours) sont si peu nombreux et leur vocabulaire prête tant à interprétation qu'on a pu récemment nier même qu'il y ait eu une épidémie de peste en Europe, et en tout cas qu'elle ait eu une réelle importance démographique¹³. Quant aux traces archéologiques d'abandons et de mortalité, elles ne désignent pas (ou pas encore dans l'état des techniques, mais on y vient) le phénomène responsable¹⁴.

Il faut donc utiliser les informations infiniment plus complètes dont nous disposons sur la peste de 1348 pour extrapoler le déroulement de celle du VI^e s., à partir de la poignée d'indications que nous avons à son sujet :

- disparition de la maladie depuis plusieurs générations (d'où déficit immunitaire : même situation en 1348 : la peste a disparu d'Occident depuis les dernières poussées consécutives à celle du VI^e s.) : la peste avait sévi en Occident épisodiquement entre le I^{er} et le III^e siècle, mais les évaluations des pertes sont assez basses : 10% de la population emportée par les poussées de peste du III^e s. ?¹⁵
- passage à une forme endémique, durant plus d'un siècle
- poussées épidémiques à un rythme décennal après l'épidémie majeure, avec atténuation progressive (même chose après 1348 : récurrences pendant un bon siècle, jamais de la même violence et de la même étendue cependant).

L'impact de la peste et la différence entre ville et campagne et entre Nord et Sud

En 1348-1350, la Peste Noire avait emporté d'un quart à un tiers de la population de l'Europe. L'hypothèse de ravages analogues au VI^e siècle mérite d'être examinée avec attention. D'autres analogies s'imposent surtout en matière de contamination et de variabilité régionale. Véhiculée par les voyageurs et les marchands, la mortalité est plus prononcée partout où on se trouve dans des conditions de promiscuité comme dans les villes et dans

¹¹ S. Lebecq, dans *L'économie médiévale*, dir. P. Contamine, collection U, 1993, p. 49-50, 80-81. Sur la réception de l'article de Le Goff-Biraben par Lebecq et lui seul, voir Devroey, *Economie rurale...* (qui résume bien, à son tour, la diffusion de la peste, et la commente à partir de nos connaissances sur celle de 1348). Mais il faudrait désormais utiliser *Plague and the End of Antiquity...* (ci-dessus).

¹² Dont l'assaut a pu cependant, moins d'un siècle après l'extinction de l'épidémie, bénéficier de l'affaiblissement prolongé de l'Afrique du N., de l'Espagne, de la Gaule méridionale.

¹³ Bernhard Bachrach, ci-dessus.

¹⁴ Je pense cependant qu'on commence à savoir identifier les traces de la peste sur les squelettes.

¹⁵ Je tire cette information de 3^e main du manuel de L. Verdon, *Le Moyen Âge*, Belin, 2003.

les armées. Sur une période d'un siècle à partir de 1348, on peut estimer le nombre des morts en ville à 30 à 35 % de la population et à seulement 5 à 20 % dans les campagnes.

La « ruralisation », à son comble au VI^e s., a certainement sensiblement diminué l'impact de l'épidémie ; mais l'Europe méditerranéenne, la plus touchée, est aussi celle où les villes survivaient –quoique dans un état fort dégradé, d'hygiène en particulier- et exerçaient encore une certaine centralité (qui favorise la diffusion de l'épidémie, que les ruraux peuvent contracter en se rendant en ville et répandre ensuite) : cela accroît encore la différenciation entre le Sud, dépeuplé, et le Nord, plus ou moins indemne. Paul Diacre, plusieurs générations après (vers 800), transmet ainsi le souvenir d'une Pavie –alors capitale du royaume lombard et plate-forme commerciale de tout premier plan- désertée par ses habitants, dont les rues et les places sont envahies par l'herbe et les ronces.

La récupération

Après les premières grandes flambées pesteuses du XIV^e siècle, la récupération de la population après une récurrence de la peste a été en général rapide, bien que la maladie ait pu tuer directement 8 à 15% de la population. Mais une reprise rapide suppose que la maladie ne frappe pas en conjonction avec d'autres facteurs : autres épidémies, famines, désorganisation de la société et surtout guerres. Or c'est précisément le cas au VI^e s. : la peste s'est en fait combinée –en Gaule en tout cas- à la variole, apparue en Occident en 570, et à la famine, et en Italie à la terrible guerre gothique. La perte de population a pu alors dépasser 20 ou même 30 % et la récupération démographique être différée de plusieurs décennies, voire de plusieurs générations. Les recherches récentes tendent cependant à réduire ce délai de récupération, en remontant de plus en plus haut dans le temps le début de la reprise démographique et agricole.

2-Les disettes

a) Les facteurs climatiques

Les indices tirés de l'archéologie et de l'étude des environnements anciens situent au VI^e siècle l'étiage de la déprise agricole, commencée dès le III^e siècle, et intensifiée par la dégradation climatique. Les disettes qui frappent le VI^e siècle sont une conséquence de ces deux tendances, ainsi que de la rupture des réseaux d'approvisionnement du monde romain : les famines du haut Moyen Âge sont des crises de subsistance essentiellement locales, sans recours extérieur, à la différence de celles qui précèdent dans le monde antique, et de celles qui suivent, dès le IX^e siècle peut-être –on y revient).

Le reflux des cultures a été accompagné d'un dérèglement des précipitations, particulièrement abondantes en Occident à la fin du siècle. Aux premiers siècles de notre ère plutôt doux et secs succède à partir de 400-450 une période plus tempérée et instable (marquée par la crue des glaciers alpins et scandinaves entre 450 et 700), avec des phases sporadiques beaucoup plus froides et plus humides. Ces fluctuations ont pu se dérouler à un rythme rapide, en quelques décennies, ce qui a dû accentuer leurs répercussions sur l'économie et la société médiévales. Le VI^e siècle semble avoir vu ces

anomalies climatiques s'exacerber en fréquence et en intensité. Dans les dépôts polliniques de l'Ardenne, des fortes poussées du hêtre marquent des périodes de plus forte pluviosité et de rafraîchissement des températures entre 500 et 600. En Italie, la pluviosité contribue à l'effondrement du système agraire romain fondé sur le contrôle des eaux, tant dans la vallée du Pô que dans les plaines littorales d'Italie centrale (détaillé ci-dessous à propos des équilibres naturels).

b) Les transformations de l'approvisionnement depuis l'Antiquité

Pour mesurer la signification de cette crise, il faut d'abord la mettre en perspective par rapport aux conditions d'approvisionnement et aux risques de disette dans le monde antique, qui ont été largement étudiés¹⁶ : la charnière entre Antiquité et haut Moyen Âge est du point de vue de l'alimentation et de l'exploitation des ressources naturelles une époque de profonde transformation ; la nouvelle situation –en gros, moins de cultures, céréalières notamment, et un recours accru aux produits de l'inculte– se modifie ensuite lentement à mesure que les cultures reprennent du terrain avec les défrichements et la pression démographique ; jusqu'à la crise suivante, de fin XIIIe à la grande peste de 1348, qui marque un nouveau tournant dans l'équilibre ager/saltus (mais non un retour à la situation du haut Moyen Âge : le contexte économique, technique... a complètement changé, notamment la circulation des approvisionnements et la spécialisation régionale qu'elle peut entraîner).

L'évolution entre Antiquité et haut Moyen Âge en ce domaine ne se limite pas aux transformations des conditions d'approvisionnement (déclin des villes, des réseaux de transport, des systèmes de prélèvement comme l'annone...), mais comprend aussi un changement des pratiques alimentaires, le pain cédant en partie la place à d'autres formes de consommation des céréales et aux produits de l'inculte (voir ci-dessous à propos des travaux de M. Montanari)¹⁷.

c) Ressources alimentaires alternatives et archéologie

Il faut aussi, davantage encore qu'on ne l'a fait l'an dernier pour les disettes du bas Moyen Âge, ne pas axer exclusivement l'explication des mécanismes alimentaires sur les céréales, moins encore sur le pain. Les sources des derniers siècles du Moyen Âge, et plus encore les commentaires des médiévistes, se focalisent en effet sur les céréales, particulièrement les céréales panifiables –le froment par excellence–, parce que ce sont elles qui forment la masse des redevances des tenanciers, des produits du commerce, de l'alimentation de l'élite et des citadins. Cette prédilection marginalise les céréales secondaires, consommées en bouillies et en soupes plutôt que sous

¹⁶ On partira des travaux de Peter Garnsey : P. Garnsey, *Famine et approvisionnement dans le monde gréco-romain. Réactions aux risques et aux crises*, trad. franç., Paris, 1996 ; P. Garnsey (dir.), *Cities, peasants and food in classical Antiquity. Essays in social and economic history*, Cambridge, 1998 ; P. Garnsey, « Responses to food crisis in the ancient mediterranean world », dans *Hunger in history*, p. 126-146.

¹⁷ Sur les pénuries alimentaires carolingiennes, voir aussi la séance suivante : « Les premiers temps de l'économie médiévale », III – *Les débuts de l'essor agricole*, § II, 4.

forme de pain, les légumineuses, les châtaignes ; ce sont pourtant, encore aux XIIIe-XIIIe siècles des composantes essentielles de l'alimentation de certains groupes sociaux, les paysans surtout, mais elles ne paraissent guère sur le marché, ni dans les sources écrites. Cette situation est bien plus vraie encore au haut Moyen Âge¹⁸.

Les plantes cultivées masquent en outre complètement dans la documentation les types d'alimentation alternatifs, à base de cueillette dans le *saltus* pastoral et les espaces forestiers, voire de chasse et de pêche. Or le haut Moyen Âge y recourt sans aucun doute largement, surtout –mais pas seulement– à titre palliatif lorsque les céréales viennent à manquer¹⁹. L'inculte est alors tout proche et offre de multiples ressources alimentaires : lors de la famine de 586-587, on fait du pain « avec des pépins de raisin, des chatons de noisetier, quelques-uns même avec des racines de fougères ; ils les faisaient sécher et les réduisaient en poudre en les mêlant d'un peu de farine ». Il est vrai que d'autres, « qui n'avaient pas du tout de farine, cueillant diverses herbes et les mangeant, enflèrent et succombèrent »²⁰ : le recours à la végétation sauvage suppose, non moins que celui des plantes cultivées, un savoir et un savoir-faire, que l'homme du haut Moyen Âge –qui est par définition un paysan, à l'exception d'une élite numériquement restreinte– entretient par un usage régulier de l'inculte. Les herbes, les racines, les fruits sauvages font partie intégrante de la nourriture, en-dehors même des périodes de famine.

On pourrait ajouter aux ressources végétales des espaces incultes leurs ressources animales : la chasse est encore relativement ouverte au haut Moyen Âge en-dehors des réserves royales et seigneuriales, et durablement pratiquée comme « chasse de libre cueillette » par les populations de l'Europe méridionale²¹. La pêche peut aussi tenir une place très importante, comme dans la basse plaine du Pô, transformée en grande réserve aquatique par les inondations du VIe siècle²². Grand contraste avec les siècles après l'an mil, où l'ensemble des ressources animales du *saltus* va être confisqué par les détenteurs du pouvoir banal. Cette consommation de produits sauvages échappe totalement à la documentation écrite en-dehors de passages exceptionnels comme celui de Grégoire de Tours ; l'archéologie au contraire la restitue abondamment, dans les dépotoirs, latrines et autres

¹⁸ Voir par exemple M. P. Ruas, « Alimentation végétale, pratiques agricoles et environnement du VIIe au Xe siècle », dans *Un village au temps de Charlemagne. Moines et paysans de l'abbaye de Saint-Denis du VIIe siècle à l'An Mil*, Paris, 1988, p. 203-213 ; M. Montanari, « Vegetazione e alimentazione », dans *L'uomo e la foresta*, Prato, 1996, p. 281-327.

¹⁹ C'est la grande leçon des travaux de M. Montanari, *L'alimentazione contadina* ; plus généralement, Id., *La faim et l'abondance* et Id., « Structures de production ».

²⁰ Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, VII, 45, trad. et commentaire Devroey, *Économie rurale*, p. 87. Montanari, *La faim*, p. 46, commente dans le même sens une anecdote concernant un ermite néophyte, qui se rend malade en voulant se nourrir d'herbes sans les bien connaître.

²¹ Devroey, *Économie rurale*, p. 92 ; Le Jan, « Le don et le produit sauvage au haut Moyen Âge », dans *L'Uomo e la foresta*, Prato, Istituto internazionale di storia economica F. Datini, 1997, p. 579-591.

²² P. Squatriti, *Water and Society in Early Medieval Italy, AD 400-1000*, 1998.

lieux qui gardent la mémoire de la consommation humaine²³. M. Montanari a pu caractériser le haut Moyen Âge comme **un moment d'équilibre exceptionnel dans l'histoire alimentaire de l'Occident, caractérisé par l'intégration entre deux modèles alimentaires, deux ensembles de ressources naturelles**²⁴. Ce qui permet cet équilibre, c'est la déprise de l'homme sur la nature.

II- La déprise agricole : nature et culture, *ager* et *saltus* dans les représentations des contemporains...et des historiens.

(Toute cette partie II est tirée de Devroey, *Économie rurale*, en grande partie coupé-collé simplement aménagé ; les passages sur la nature sauvage et sur la transhumance sont originaux)

a) Nature et culture dans les représentations de la déprise agricole

Le recul des aménagements agraires romains : une catastrophe ?

C'est l'historiographie italienne des trente dernières années qui a le mieux pris la mesure de l'importance des changements culturels dans la modification des paysages et du rapport à l'environnement, en leur donnant une tonalité très positive. Ce point de vue tranche sur la vision volontiers des historiens du Haut Moyen Âge, qui considèrent habituellement la disparition de la « Nature dominée » des espaces ruraux de l'Empire romain comme un tournant tragique. Rome marquait les imaginations par l'organisation méthodique des campagnes de la Gaule et de la Germanie en deçà du Limes, maillées dans un réseau régulier de *villae rusticae* de toutes tailles. C'est la culture des céréales qui dominait ce paysage ; culture volontiers extensive, colonisant des sols médiocres ou difficiles, débordant largement sur les bois et les friches antécédentes.

A partir du III^e siècle, tout se passe comme si, à l'effondrement brutal d'un système politique et social, s'était ajoutée une sorte de retour angoissant à l'état de nature, où les « secteurs peuplés étaient comme perdus dans un océan de bois et de friches », dans lesquels le « peu d'hommes » est dominé par une nature hostile » (Fourquin 1975). C'est le « temps des clairières ». L'espace cultivé « peu étendu et compartimenté, se dégage mal du milieu naturel (...). C'est certainement la seule époque où les sociétés paysannes aient eu directement à lutter contre la Nature au sens strict » (Bertrand 1975). L'Europe médiévale : « une grande nappe de sauvagerie » (Duby 1958) Sans être une pure métaphore de l'histoire politique, l'idée d'une nature ensauvagée, renvoie au dilemme « nature / culture ». On peut soupçonner qu'elle épouse assez étroitement les préjugés d'une « *interpretatio romana* » du monde, opposant « civilisation » et « barbarie », *cultus* et *incultus*, « urbanité » et « sauvagerie ».

Thème voisin : l'intérêt pour la nature sauvage et la chasse au haut Moyen Âge

Une note complémentaire à ces considérations sur « l'idée de nature » et le rapport des hommes du haut Moyen Âge avec un environnement moins

²³ On a vu l'an dernier une application de ce recours à l'archéologie pour élargir nos réflexions d'historiens sur l'alimentation du bas Moyen Âge.

²⁴ Montanari, *La faim et l'abondance*, p. 13-58 ; cf. Devroey, *Économie rurale*, p. 26-39.

humanisé est donnée par les travaux sur la nature sauvage, la chasse, le caractère régalien et sacré de sa pratique et généralement de l'usage des espaces sauvage²⁵.

La forêt royale a un statut et un nom (*foresta* et non *silva*) particuliers. Jusqu'en plein moyen Âge (en Angleterre surtout) elle conserve un statut protégé, est jalousement défendue contre la pression des défricheurs. Pour l'époque mérovingienne, cf. ci-dessous les créations de monastères dans les Ardennes, dans des forêts royales.

La chasse²⁶ est un rite solennel (*ritus venandi*) dans certaines circonstances de la vie de cour : par exemple lors des assemblées. Elle exprime bien sûr la solidarité dans l'effort et le danger et l'émulation dans les exercices physiques, préparation et simulacre de la guerre ; il y a aussi un aspect magique, d'identification à la bête sauvage et d'appropriation de ses vertus par l'affrontement. Mais, lorsqu'elle se déroule dans une grande occasion de la vie de cour, la chasse devient „un exercice ritualisé par lequel le roi manifeste publiquement son courage et sa supériorité physique“. Elle sert à mettre en évidence la supériorité du roi : il chasse mieux que les autres, affronte des animaux particulièrement dangereux²⁷ : ainsi Childebert, ayant entendu parler d'un buffle particulièrement féroce, rassemble aussitôt la chasse royale pour aller l'affronter. Et c'est une occasion de plus de classer les gens selon leur rang : lors de la chasse (on est plus ou moins près du roi, et donc on tue plus ou moins de gibier), du partage du gibier, du banquet qui suit, et de la distribution de vêtements qui peut accompagner ce moment solennel.

La revalorisation du retour à l'inculte par l'historiographie italienne des années 80 et 90.

Pour Massimo Montanari (1995), la montée de l' « océan végétal », qui marque le passage de l'Antiquité au Moyen Âge en Occident n'a pas constitué une « catastrophe ». C'est au contraire un « moment heureux » dans l'histoire des hommes, où la rencontre et la fusion progressive de deux modèles alimentaires et agricoles antagonistes coïncident avec l'établissement d'un nouvel équilibre entre *cultus* et *incultus*, qui enrichit et élargit les ressources alimentaires des hommes, délivrés du fardeau de nourrir la Ville et l'Armée de Rome²⁸. L'existence d'un certain nombre de pratiques d'usage collectif des friches dans le monde germanique et leur statut particulier de « *res nullius* » dans le droit romain antique, donnent au

²⁵ En particulier les articles de Régine Le Jan, ci-dessus et ci-dessous.

²⁶ R. Le Jan, «Espaces sauvages et chasses royales dans le nord de la Francie, VIIe-IXe siècle», dans *Le paysage rural: réalités et représentations, actes du Xe congrès des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur, Revue du Nord*, LXII, 1980, p. 35-60 : R. Le Jan, dans *Histoire de la France politique*, I, Paris, 2006, p. 59-60. J. Jarnut, « Die frühmittelalterliche Jagd unter rechts- und sozialgeschichtlichen Aspekten », dans *L'uomo di fronte al mondo animale*, Settimane... di Spoleto, XXXXI, 1985, p. 765-798.

²⁷ Noter que les jeux du cirque n'ont disparu qu'au cours de la période que nous étudions, entre VIe et VIIIe s., et que certaines formes de combat contre des animaux sauvages semblent avoir survécu jusqu'à l'époque carolingienne, devant un public aristocratique en particulier. Ainsi Pépin le Bref abat d'un seul coup un auroch et un lion en train de lutter l'un contre l'autre.

²⁸ Duby, *Guerriers et paysans*, montre déjà très bien ce changement d'usages alimentaires et d'usages de la nature/des cultures. Pour lui, c'est la rencontre de deux modèles, l'un germanique, fondé sur l'élevage et le *saltus*, l'autre romain, sur les céréales et les cultures.

saltus médiéval à la fois l'aspect d'un monde perméable et familier aux paysans et le statut d'une frontière à conquérir. Le croisement systématique des activités agricoles avec les pratiques d'exploitation des terres incultes est « le caractère distinctif de l'économie européenne, à partir du VII^e siècle, et au moins jusqu'au X^e siècle » L'espace cultivé (ager), l'espace pastoral (saltus) et l'espace forestier (silva) représentent les trois parties complémentaires du système de culture.

On put faire le parallèle entre cette relecture irénique du haut Moyen Âge, aux antipodes de l'interprétation traditionnelle, et la « société paysanne » de Wickham, elle aussi moment de bonheur entre deux périodes d'oppression. Les deux vont ensemble : le paysan libre n'a qu'une emprise modérée sur la nature.

b) L'Europe du Nord-Ouest

C'est surtout la transformation des paysages dans le Nord-Ouest de l'Empire qui a frappé l'imagination des historiens. Elle fut accompagnée de phénomènes de discontinuité impressionnants comme le déplacement de la frontière linguistique entre l'aire romane et germanique ou l'envahissement des terres basses du littoral par la Mer du Nord, entre l'Aa et le Delta du Rhin. Dominée au XIX^e siècle par l'onomastique, l'histoire du peuplement²⁹ se nourrit à présent de plus en plus des données de l'archéologie de sauvetage et de la photo aérienne.

Vers 250 ap. J.-C., un semis régulier de fermes maillaient les campagnes de la Gaule du Nord et de la Germanie romaine. Ce système d'agriculture et de peuplement extensifs était orienté vers l'approvisionnement des villes et de l'armée romaines. Nous ne savons pas grand chose de sa dimension sociale. Permanence de l'esclavage rural, rôle des colons, poids d'une paysannerie restée à l'écart de la grande exploitation, pratiques et techniques de l'agriculture de subsistance sont absents des textes et médiocrement éclairés par les fouilles.

Avec la première vague d'invasions germaniques, à la fin du III^e siècle, ce système, dont les pièces maîtresses étaient le champ permanent et la céréaliculture sèche, perd son équilibre et commence à se décomposer. Les villae construites en « dur », sur les points élevés des collines et des plateaux, sont abandonnées. Brutalement, en l'espace d'une ou deux générations, sous l'effet des incursions des bandes germaniques armées et des révoltes de colons et d'esclaves (les Bagaudes), comme on le pensait il y a quelques années encore ? Plus progressivement, comme le suggèrent les derniers

²⁹ La toponymie a laissé espérer qu'il serait possible de reconstituer et de dater avec quelques précisions le stock des noms de lieux, afin de recomposer, époque après époque, des cartes de répartition de l'habitat et de l'occupation des sols. Certains historiens ont cru pouvoir « dater » une occupation sur la foi de la morphologie d'un nom de lieu, formé à partir d'un nom d'homme latin ou germanique, et d'un suffixe. En confrontant des formes anciennes à l'étude de l'occupation du sol, une étude fouillée de la région qui entoure Paris aux époques gallo-romaine et franque a démontré que les toponymes en -iacum, effectivement dominants jusque 650, continuaient à se former au moins jusque 1300 et que les formes en -ville et en -court, attestées à partir du VII^e siècle étaient encore vivantes à l'époque romane (M. Roblin, *Le terroir de Paris aux époques gallo-romaine et franque*, Paris, 1951).

résultats d'une archéologie plus soucieuse du détail ? Sans doute, l'un ou l'autre suivant les fonctions de ces habitats et les régions.

Les fouilles actuelles révèlent des constructions en matériau légers ou en bois, qui caractérisent l'occupation tardive (dans certains cas durant le VI^e siècle) des établissements ruraux romains. La construction rurale est revenue aux techniques de la terre et du bois. C'est « l'âge de l'infraconstruction ou pour employer un terme familier, celui du squat » (Bonnassie 2001). Une partie des constructions en bois, qui se multiplient à partir du IV^e siècle, sont un héritage ou une adaptation des techniques gallo-romaines. En revanche, les « fonds de cabanes » semblent réapparaître en Gaule romaine dans le courant du III^e siècle, après un hiatus de trois siècles. L'habitat se déplace de préférence vers des sites à mi-pente, à proximité d'un cours d'eau, sous la forme de « fermes » plus petites, dans le cadre d'exploitations familiales.

Le paysage le plus caractéristique des villages mérovingiens est un habitat dispersé en hameaux de quelques familles, avec une multitude de petits champs, séparés par des espaces incultes. La taille restreinte de ces groupements humains correspond assez bien à celle des nécropoles mérovingiennes de plein champ exhumées par les fouilles.

Au demeurant, l'habitat n'a fait en général que se déplacer à l'intérieur d'un même terroir, parfois très peu, et changer de configuration. Les finages ont conservé leur vocation agricole, mais les superficies cultivées se sont rapidement et, sans doute, assez fortement contractées. Les sols les plus lourds ou les plus pauvres sont retournés à la friche, envahie progressivement par des formations végétales spontanées, souvent jusqu'aux grands défrichements médiévaux des XI^e-XIII^e siècles. Dans d'autres régions, l'élevage est devenu prédominant. Installé dans des clairières, l'habitat a pu y avoir un caractère semi-permanent. Les hommes y pratiquaient la culture temporaire sur des parcelles découpées dans les bois, sommairement nettoyées par le feu, puis semées plusieurs années de suite, avant d'être abandonnées de nouveau à la végétation spontanée des herbes, des broussailles et du taillis.

c) Un exemple de persistance durable des structures romaines : l'Auvergne de Grégoire de Tours

Combien de terres cultivées émergent de cette montée de « l'inculte », qui paraît s'exacerber au VI^e siècle ? Une réponse nuancée ne peut venir que d'enquêtes régionales. Dans la Basse Auvergne, étudiée par Gabriel Fournier (1962), on a le sentiment que le début du Moyen Âge n'a pas introduit de bouleversement dans un peuplement déjà très inégalement réparti auparavant. La plaine de la Limagne, inondée par l'Allier en 580, est décrite à un siècle de distance, par Sidoine Apollinaire (v. 430-487) et par Grégoire de Tours (538-594), comme une riche plaine « qui est couverte de moissons et n'a pas de sylves ». Le bois y était tellement rare que les ouvriers, employés au battage, pour se réchauffer, doivent faire du feu avec de la paille³⁰. Le déterminisme naturel agit en Basse Auvergne, dans une « terre romaine sur laquelle les nouveaux venus n'eurent aucune prise » et sur un espace rural voué comme auparavant au pain et au vin.

³⁰ Grégoire de Tours, *Liber in gloria Martyrum*, 83.

Mais les changements du milieu environnant ne sont pas restés sans conséquence sur la société et vice et versa. Les crues du VI^e siècle ont emporté l'organisation collective appliquée à la domestication des eaux courantes. Un nouvel équilibre s'est installé dans la Limagne, entre l'exploitation des terres à blé et le marais conquérant, qui a envahi les terres basses et les cuvettes mal drainées.

La possession de domaines fonciers, appelés villa, praedium, plus souvent domus, était aux VI^e et VII^e siècles, un des éléments du train de vie des grands d'Auvergne, qui y séjournaient volontiers avec leur suite dans une maison de maître. La maison de campagne dans laquelle Ursus, un habitant de Clermont, se retira près du lac d'Aydat, comportait des bains comme celle de Sidoine Apollinaire, mais elle était en bois³¹. Le service était assuré par un personnel d'esclaves qui formaient la familia du propriétaire et devaient également effectuer des travaux agricoles. Une autre anecdote racontée par Grégoire de Tours montre les esclaves domestiques du fundus travaillant de concert avec soixante-dix ouvriers recrutés à l'extérieur³². Dans tout le centre de la France, où on a relevé des indices concordants d'une persistance de l'ancienne aristocratie romaine, la pose de mosaïques très tardives, à la fin du V^e et au début du VI^e siècle, suggère une survie matérielle et sociale plus longue de l'ancienne aristocratie gallo-romaine et de son milieu social et économique.

A cet ager s'opposaient vigoureusement les montagnes, couvertes d'une grande variété de paysages : « sur les flancs, des pacages et des vignes ; sur les terres (du plateau), des exploitations agricoles ('villae') ; sur les roches, des lieux fortifiés ('castellae') ; dans les ombrages, des bois ; dans les plaines, des champs cultivés ; dans les creux, des sources, sur les pentes abruptes, des rivières »³³. Sur ces montagnes du Nord-Ouest de l'Auvergne, où les habitants de la Limagne allaient chercher leur bois, les sylves ne couvraient pas tout le sol et étaient interrompues par des clairières aménagées autour des lieux habités et des agglomérations fortifiées sur les hauteurs, qui portent encore des noms d'origine celtique ou gallo-romaine. Il n'est pas exclu que de nouvelles clairières de culture et d'habitat y aient été ouvertes à l'époque mérovingienne.

d) Un nouvel équilibre des ressources : l'exemple des ressources aquatiques en Italie du Nord

A l'époque romaine : une nature domestiquée

L'Italie du Nord, dont les équilibres écologiques sont conditionnés par la présence de l'eau –surtout le Pô et ses affluents, de Pavie au delta, immense- offre un cas particulièrement remarquable de la transformation du milieu entre Antiquité et haut Moyen Âge. La plaine padane avait été en grande partie asséchée, centuriée et mis en culture par les romains, entre I^{er} siècle avant et 1^{er} s. après J. – C. C'est un système agraire extrêmement délicat à maintenir en état : il dépend des grandes digues qui contiennent le Pô et ses affluents, et d'un immense réseau de canaux d'écoulement des

³¹ Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, IV, 32.

³² Grégoire de Tours, *Liber in gloria Confessorum*, 1.

³³ Sidoine Apollinaire, *Epistolae*, IV, n° 54.

eaux des résurgences. La centralité urbaine est ici indispensable à l'équilibre écologique : des autorités contrôlant l'ensemble d'un territoire sont seules capables de concevoir le plan d'ensemble et de mobiliser les énergies nécessaires. Le système écologique est donc en symbiose avec le maillage des grandes cités qui jalonnent la plaine du Pô. Avec la fin du système social et politique romain, qui se combine à la détérioration climatique, ce chapitre de l'histoire des campagnes se referme progressivement, et la plaine padane retourne à un état proche de celui d'avant la colonisation.

Calamités naturelles et destructuration de l'économie et de la société : L'inondation de la basse vallée du Pô.

Les violences que subit l'Italie au long du VI^e siècle coïncident avec des calamités naturelles (plus ou moins amplifiées par la désorganisation sociale).

³⁴ Les contemporains ont été frappés par l'augmentation significative de la fréquence et de l'importance des inondations (par exemple, la même année, 589, que le grand débordement du Pô, Paul Diacre et le pape Grégoire I^{er} décrivent une crue catastrophique du Tibre). La plus lourde de conséquences : en 589, une crue du Pô rompt les digues qui protégeaient les terres asséchées depuis l'époque romaine et bouleverse le cours du fleuve au niveau de Mantoue en détournant aussi ceux du Mincio (jusqu'à là affluent de l'Adige, devient affluent du Pô) et de l'Adige (qui s'élargit à toute la région jusqu'au Pô, avant de retrouver un nouveau cours plus à l'Est). Réfugiés en masse dans une des églises de la ville, les habitants de Vérone sont miraculeusement sauvés de la montée prodigieuse de l'Adige, qui avait rompu toutes ses digues. Ces déplacements créent un immense marais, dont l'assèchement ne sera pas entrepris avant le XIX^e siècle. Plus en aval, l'inondation noie pour des siècles toute la basse plaine padane et envahit plusieurs centaines de milliers d'hectares de terres arables. Devroey : « En Italie, la fin du VI^e siècle nous apporte précisément un repère précis pour dater le retour brutal de la nature dans des campagnes profondément marquées par l'homme depuis des siècles ». Les aménagements romains ont cédé devant l'exceptionnelle violence des précipitations et des crues, elles-mêmes aggravées par l'excès d'aménagements : l'endiguement des cours d'eau, la déforestation des versants et un usage trop intensif des sols ont rompu les équilibres naturels. Ces aménagements fluviaux étaient de surcroît mal entretenus depuis le IV^e s., et leur remise en état s'est avérée trop lourde pour les structures étatiques, qui ont succédé à l'Etat romain tardif. Avant l'émergence du pouvoir communal, au XII^e siècle, la société a été incapable de reprendre le contrôle des eaux dans les terres basses du bassin du Pô. La désorganisation sociale amplifie les phénomènes naturels et les rend irréversibles. Pour les témoins de la fin du VI^e siècle, la montée des eaux est un signe néfaste et une catastrophe culturelle (la fin d'un monde rural policé).

Les désordres hydrauliques exceptionnels du VI^e siècle marquent une rupture majeure de l'équilibre du milieu. Les crues du Pô et de ses affluents ont jeté à bas cette organisation héritée de l'Antiquité. Dans toute la

³⁴ J.-P. Devroey, *Economie et société rurales...*, chap. I, début.

Péninsule, avec des régimes de crues plus violent, plus d'érosion et de sédimentation, les précipitations ont radicalement transformé l'aspect des rives littorales, désormais envahies par les zones humides et des plaines basses recouvertes de marais permanents : Maremme toscane, marais pontins au sud de Rome, delta du Pô et ses abords jusqu'à Ravenne. La malaria est alors devenue endémique dans ces vastes secteurs littoraux, jusqu'au XXe siècle.

L'archéologie corrobore largement ces témoignages et montre que les effets des « calamités » du VI^e siècle se firent sentir durablement dans tout le Nord de l'Italie. Ainsi, la cité de Modène est décrite par les contemporains comme une île émergeant de l'immense forêt paludéenne, et les fouilles récentes ont mis au jour de grands dépôts de terre alluviale, déversée à cette époque sur les structures urbanistiques, et jamais déblayés : la ville avait donc été gravement inondée elle aussi, et les dégâts de l'inondation n'y ont jamais été réparés bon exemple de la conjonction entre calamités naturelles et désorganisation sociale.

Une nouvelle civilisation rurale adaptée au monde aquatique

On constate a posteriori qu'il y a eu un véritable effondrement du système agraire romain dans la vallée du Pô, lorsque commence la reconquête agricole : dès la seconde moitié du VIII^e siècle, les grands monastères royaux, qui viennent d'être fondés, entreprennent progressivement leur mise en valeur, en y installant des colons, sur des petites parcelles appelées « ronchi » (du nom de la « runca », la serpe utilisée pour ébrancher) ; parmi les mieux connus, les contrats de l'abbaye de Nonantola. Le travail d'assèchement et de mise en valeur, accéléré à partir du XII^e siècle, s'intensifie jusqu'au XVI^e. Et encore aujourd'hui le cadastre et les photos aériennes montrent la centuriation romaine, plus ou moins déchirée et tordue, en partie récupérée par la conquête agraire.

Pour l'historiographie italienne des années 70-80 (« l'école de Bologne » de Vito Fumagalli, Massimo Montanari) la montée désordonnée des eaux n'est plus ressentie comme la mise en péril d'une civilisation urbaine, qui valorisait la nature maîtrisée, mais comme un facteur familier du milieu. Un nouvel équilibre s'est désormais noué entre les hommes et leur environnement, alliant une intensification des pratiques agricoles à proximité des terroirs habités à l'essor des pratiques sylvo-pastorales. Dans ce contexte nouveau, le milieu aquatique, avec sa vie animale et végétale diversifiée a été perçu comme une ressource à part entière, procurant poissons, gibier d'eau, bois, joncs, roseaux et espaces de pâtures. Dans tout le Nord de l'Italie, les paysages multiformes du marais se sont imbriqués au reste du paysage. Omniprésent dans les plaines basses de la « Pianura Padana », recouvertes par d'immenses forêts marécageuses, le marais s'intercale entre les champs, où les zones humides sont dorénavant préservées avec soin. Pêcheries et marais – piscaria et palude – sont juxtaposés dans les formules stéréotypées des actes. Sur les rives littorales, il offre également une ressource vitale, le sel. Tout au long du Haut Moyen Âge, ces terres gorgées d'eau sont l'objet de nombreuses donations et de ventes. A côté de l'agriculture, les hommes ont vécu dans de nouvelles

formes d'exploitation du milieu ambiant, qui répondaient à des exigences et des cultures (au sens large du mot) différentes de celle de l'Antiquité.

La fin de l'élevage transhumant dans la péninsule : une autre conséquence de la désorganisation économique

Autre exemple de désorganisation économique, sur la longue durée, avec conséquences sur l'utilisation du sol : l'arrêt probable de la transhumance qui, à l'époque romaine, déplaçait de grands troupeaux de moutons à travers toute l'Italie centrale, de l'Appennin vers les plaines de la côte (Maremma toscane à l'Ouest) et vers le Tavoliere des Pouilles au sud-est. Au haut Moyen Âge, ces déplacements semblent avoir cessé : on ne trouve plus que des déplacements à courte distance, et pour de petits troupeaux. Cause principale : la désorganisation du commerce de masse et de la consommation urbaine, qui réduit les débouchés pour la laine et les peaux. Accessoirement, les déplacements de troupeaux doivent être moins sûrs³⁵. Bon exemple de désorganisation à la fois institutionnelle, sociale, économique. Et aussi de relative discordance entre historiens (qui n'ont plus de textes, et concluent à l'arrêt du phénomène, ex silentio) et les archéologues (qui ne sont pas aussi sûrs de l'arrêt complet de la transhumance : ils trouvent encore des traces d'établissements de bergers en altitude...).

Conclusion : la fin du monde antique

Entre violences, calamités naturelles, dépeuplement, destructuration sociale et désorganisation de secteurs entiers de l'économie, le milieu du VI^e siècle représente vraiment pour l'Italie la fin de l'Antiquité, de la civilisation romaine, et certainement un indéniable recul en termes de population, d'activité économique et de culture matérielle. Seule Ravenne survit brillamment, Justinien ajoutant encore à son éclat.

L'ampleur réelle de la crise est âprement débattue en ce qui concerne les villes plus encore peut-être que pour les campagnes : grand sujet de discussion italo-britannique depuis 20 ans, sous l'angle de la « continuité ».

III- Une mesure de la discontinuité : déclin et continuité des villes au haut Moyen Âge

Je choisis l'exemple de la ville pour donner une mesure de la notion de déclin et de reprise au haut Moyen Âge, et du renouvellement apporté par l'archéologie, ainsi que de l'importance des discordances régionales, entre N. et S. surtout. C'est un procédé un peu indirect –la ville est très marginale à cette époque, et l'activité économique, en particulier le commerce, peuvent à cette époque s'exercer en-dehors des villes et de leur influence (rôle des grands domaines) –même si en Europe du N. les agglomérations naissent alors comme pôles de la renaissance commerciale, maritime et fluviale

³⁵ C. Wickham, « Pastoralism and underdevelopment », dans *Settimane di studio...Spolète* 1983, rééd. dans Id., *Land and Power. Studies in italian and european social history, 400-1200*, Londres 1994, aux p. 140-141. Aussi Id., *The mountain and the city*. Sur la discordance avec les archéologues : *Archeologia della pastorizia nell'Europa meridionale. Atti della tavola rotonda internazionale (Chiavari, 22-24 sett. 1989)*, 2 vol., Bordighera, 1992.

surtout- : ce n'est qu'au XI^e siècle que le commerce et la production de biens reviendront, définitivement, en ville, au moment où celles-ci connaîtront un essor décisif.

La question du déclin de la ville antique.

On renonce aujourd'hui à la notion de déclin des villes antiques, parce qu'elle correspond en fait à deux stéréotypes également sommaires³⁶ : celui de la ville antique (il s'agit plus exactement de la ville du 1^{er} s. ap. J. C.) et celui de la ville du haut MA. Le premier est évidemment plus positif que le second ; l'approche anthropologique nous enseigne au contraire à ne pas attribuer une valeur aux différentes cultures. On parle plutôt aujourd'hui de « transition » : cf. le volume *Towns in transition*. Ce qui n'empêche évidemment pas d'identifier, dans le détail des observations archéologiques, une phase d'abandon plus ou moins complet des villes, de leur infrastructure, de régression de la qualité de l'habitat (cabanes de bois installées dans les bâtiments en marbre...), etc. : cf. le § suivant. Les archéologues révisent cependant actuellement la notion même d'abandon, au cas par cas : les « terres noires » qui séparent sur bien des sites les couches antiques des couches médiévales sont désormais interprétées, non plus comme l'accumulation de terre vierge indiquant l'abandon, mais au contraire comme le résultat de la transformation *in situ* de couches d'occupation³⁷.

La charnière de 600 et la question de la continuité

Le point le plus bas pour la ville comme pour la situation économique, démographique, comme pour l'organisation sociale et économique en général, est habituellement placé au VI^e s., et surtout dans la seconde moitié du siècle. Les villes sont alors partout plus ou moins abandonnées, leur organisation collective est en panne... Toutes les chronologies placent aujourd'hui (avec plus ou moins d'optimisme) le redémarrage urbain au VII^e s. –à des niveaux certes très bas-. Il y a dès lors, dans l'Europe où la ville romaine avait survécu, « renouveau » (*renewal*) : phénomène surtout bien étudié (fouilles depuis 25 ans) pour l'Italie du Nord (et c'est sans doute là que la persistance du tissu urbain a été la plus forte), ainsi que pour Rome ; aussi Espagne et à un moindre degré France méridionale. Mais c'est d'une « renaissance » intégrale du fait urbain que l'on peut parler plus au Nord, là où la ville romaine a sombré. Alors s'ouvre une nouvelle phase : « la ville du haut Moyen Âge », VII^e-Xe s. : phase de développement dans l'ensemble ; la phase suivante : XI^e-XIV^e : le développement s'accélère considérablement. Les villes atteignent leur apogée démographique (et en extension) au début du XIV^e, avant l'effondrement de la peste au milieu du siècle : beaucoup ne retrouveront qu'au XIX^e leur taille de la fin XIII^e.

Le débat autour des formes de la « transition » et la distinction N. /S. recourent en partie une autre question majeure : continuité ou discontinuité (cette dernière notion étant associée à catastrophisme, rupture...) :

*dans le N. de l'Europe, on penche clairement du côté de la discontinuité, la renaissance urbaine se faisant hors des anciennes

³⁶ S. Gelichi, dans *Italy in the Early Middle Ages*, dir. C. La Rocca, Oxford, 2002.

³⁷ J. Burnouf (dir.), *Manuel d'archéologie...*, p. 161, 164.

implantations romaines, et sur des modèles différents (cf. le cas des villes anglaises et de Londres ci-dessus).

*en revanche, la discussion continuité/discontinuité revêt toute son ampleur en Méditerranée (d'ailleurs aussi je crois en Méditerranée orientale : dans tout l'ancien monde romain). Le débat a été particulièrement vif en Italie, résumé par Ward Perkins. C'est en partie un faux débat (Gelichi) qui oppose deux modèles stéréotypés, dans un concept binaire pas très adroit.

Villes du Nord, villes du Sud.

³⁸On commence avec ce qui précède à voir se dessiner deux modèles, ou plutôt deux pôles entre lesquels s'échelonnent les évolutions des villes d'Europe occidentale : le Nord, centré sur la mer du Nord, et le Sud du pourtour méditerranéen. Avec une très large zone de transition : tout le Nord de la France, la Rhénanie... sont jalonnés de villes romaines bien vivantes, avec présence d'évêque, tout en participant déjà de structures sociales, économiques, politiques du Nord.

L'évolution de la ville et de la société urbaine correspond dans chacun de ces cas à des héritages de Rome différents, et à des évolutions économiques différentes. Idée à retenir : **l'idée même de la ville, l'image idéale de la ville, diffèrent**. La *civitas* romaine au Sud (on va définir plus loin ses critères idéaux), et au Nord quelque chose qui peut en être très éloigné : lieu de pouvoir (palais, monastère), de commerce (wik)... L'aspect même de la ville diffère dans les deux cas : pierre au Sud, avec faculté de remploi, de réaménagement (habitations retaillées dans des basiliques ou des thermes...) et héritage d'installations collectives entretenues ou non (rues pavées, aqueducs, remparts, bâtiments publics et places de réunion solennelles genre forum...), bois au Nord, avec grande plasticité de la construction et des sites : exemple le remodellement des wiks, Hanvic ou Quentovic par exemple, lorsque les souverains en prennent le contrôle : construction de débarcadères, d'entrepôts.... Le palais-ville d'Aix peut être considéré comme emblématique –comme en bien d'autres domaines- : édifié sur le modèle très conscient de la *civitas*, avec plan régulier, matériaux nobles récupérés à Ravenne, grande architecture de pierre... et en même temps les bâtiments sont en bois, à l'exception de ceux de représentation.

Il convient d'être conscients des causes et de l'environnement possibles du déclin et du renouveau urbains, qui diffèrent selon qu'on est au N. ou au S. : les cités romaines du S. s'anémient, par déclin des réseaux commerciaux qu'elles dominaient ; sauvées par la **fonction religieuse** qui leur conserve une certaine centralité, une certaine fonction économique, un prestige indéniable. L'essor des cités du N. au contraire est associé au commerce : « **trade and towns** »³⁹ est le binôme gagnant ; les archéologues, sous l'influence notamment de Richard Hodges, ont comme les historiens privilégié l'aspect économique.

³⁸ Ce qui suit est inspiré en premier lieu du chapitre de J.-P. Devroey dans *The Early Middle Ages*, éd. R. McKitterick (*Short Oxford History of Europe*, Oxford, 2001, complété par diverses lectures qui seront citées à mesure.

³⁹Titre de § de A. Verhulst, « Economic organisation », dans *The new Cambridge medieval history*, II, éd. R. Mc Kitterick, Cambridge, 1995, p. 504-509.

Une autre voie d'explication, moins pratiquée, concerne le **facteur social**. L'économie n'est pas tout dans le développement des villes : l'on ne bâtit de beaux bâtiments dans une ville, et on n'entretient les services collectifs, que lorsque la situation est calme, prospère, et la répartition de la richesse compte beaucoup : le déclin des villes romaines dès le IV^e – Ve s. est en bonne partie attribué à l'exode de l'aristocratie, qui va vivre dans ses domaines ruraux et néglige en conséquence la ville. Il existe un filon explicatif analogue pour le déclin des villes italiennes fin VI^e : disparition de l'élite à la suite des guerres gothiques et de l'invasion lombarde. Les villes de la fin du VI^e s., telles que les découvrent les archéologues, respirent une médiocrité, une atonie de la demande et des moyens (financiers et techniques) de consommation, qui correspondent à l'absence d'élite capable de stimuler les réalisations (en ville : les constructions...) et la consommation. C'est un type d'explication cher à Wickham pour expliquer les différences de niveau économique de cette époque, on va le retrouver. Bonne illustration : le cas de **Metz** étudié par Guy Halsall : dans un article⁴⁰ postérieur à son livre⁴¹, il se demande la raison des phases de déclin et de renouveau, particulièrement vifs à Metz : cité prospère, déclin du début du Ve au milieu du VI^e (rétraction de l'habitat, appauvrissement du mobilier, absence de grandes constructions...), puis reprise dans les dernières décennies du VI^e et remarquable épanouissement au VII^e : reprise de l'expansion urbaine (cf. notamment le nombre de sépultures), constructions d'églises... Halsall met l'accent sur le rôle de l'aristocratie franque, qui s'affirme au VII^e comme très riche et très puissante. On rejoint ici encore Wickham : l'aristocratie austrasienne dispose de moyens bien plus importants que les aristocraties méridionales. On retrouve ce moteur de la renaissance urbaine avec les grands monastères, suburbains le plus souvent, qui animent les villes à partir du VII^e et surtout du VIII^e s. (ci-dessous) : ici encore, ce sont des centres de production commercialisable et de consommation de produits achetés.

Grand commerce et économie locale dans la renaissance urbaine : une question en débat. L'exemple de la vallée du Pô

Autre voie d'explication encore : les villes qui restent relativement prospères pourraient le devoir à une activité locale qui se maintient et reste centrée sur elles – bien plus qu'au grand commerce.

Les villes du Pô offrent une bonne discussion à ce sujet :

a) Le petit livre fameux de Cinzio **Violante**, *La società milanese in età precomunale*, 1953 (entièrement fondé sur les sources écrites : les actes privés surtout, à partir du début VIII^e), montrait la **renaissance urbaine de Milan, Pavie, Crémone... à partir du VIII^e s., alimentée par le commerce du Pô, notamment le sel** remontant de l'Adriatique : la documentation là-dessus s'ouvre dès 715 avec le fameux traité de commerce entre Liutprand et les *milites* de Comacchio (il s'agit d'armateurs qui remontent le Pô avec des

⁴⁰ G. Halsall, « Towns, societies and ideas : the not-so-strange case of late roman and early merovingian Metz », dans *Towns in Transition. Urban Evolution in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, ed. N. Christie et S. T. Loseby, Aldershot, 1996, p. 234-261.

⁴¹ G. Halsall, *Settlement and social organization. The merovingian region of Metz*, Cambridge, 1995.

navires chargés du sel de l'Adriatique ; le traité fixe les péages de leurs étapes jusqu'à Pavie), et est scandée par d'autres textes remarquables comme le plaid de 852 par lequel les habitants de Crémone réclament d'être exemptés de taxes pour le commerce qu'ils font désormais eux aussi sur le Pô, depuis la génération précédente (= début IXe), sur leurs propres navires⁴². Fin IXe, on entrevoit une société urbaine, à Milan surtout mais aussi dans les autres villes de la plaine du Pô, composée de marchands, de monnayeurs, et de spécialistes de l'écrit et du droit : notaires, juges.

b) Ross **Balzaretti** a proposé récemment⁴³ une vue alternative de ce développement -qui me semble très conforme aux idées de son maître Wickham sur le **rôle très marginal du grand commerce, et l'importance essentielle, corrélativement, des productions et échanges locaux** : selon Balzaretti, le développement des villes padanes est le fait, beaucoup plus que d'un commerce à longue distance animé par leurs propres habitants, de la **croissance agricole** stimulée et exploitée par les villes, et surtout par les grands monastères urbains fondés au VIIIe s. : S. Giulia de Brescia, S. Ambrogio de Milan... il faut rappeler en passant -chose bien connue- que le commerce est à cette époque en bonne partie le fait des grands monastères (et en second lieu des évêchés) : transport des surplus agricoles de leurs domaines sur les lieux de consommation ou de marché, achat de produits d'importation à usage notamment liturgique ; mais il se trouve qu'en Italie du N. ces monastères sont principalement situés dans les villes, ce qui oriente les courants commerciaux vers celles-ci. On connaît bien par exemple les flottes fluviales de S. Giulia de Brescia et les produits domaniaux qu'elles transportaient, grâce aux privilèges impériaux et au polyptyque du début du Xe s. : par exemple fer des Alpes, huile des lacs alpins ; S. Giulia possède un ensemble de bâtiments à Pavie (comme beaucoup de monastères et d'évêchés italiens : pied-à-terre et entrepôt), un port sur le Pô près de Plaisance... Construite en pleine ville à la fin de l'époque lombarde, protégé et doté par les rois lombards puis carolingiens, S. Giulia a certainement un rôle d'entraînement important dans le développement économique et la mobilité sociale (clientèle) à Brescia.

c) Dans le même ordre d'idées « révisionniste », redimensionnant le rôle du grand commerce, urbain surtout, dans le développement de l'Italie du N., cf la conclusion de **Wickham** au congrès de 92 (éd. 1994), « La storia dell'alto

⁴² En 862, apparaissent aussi les Vénitiens comme acteurs de ce commerce du Pô ; le *Pactum Lotharii* de 840 a dispensé les Vénitiens de droits de douane et d'accostage (*ripaticum*) pour le commerce dans l'empire : il s'agit principalement de ce commerce padan. Cf. aussi les *Honorantiae civitatis Papie*, texte issu du milieu palatin du XIe s., qui évoque (et regrette) la situation carolingienne et lombarde de l'administration, des douanes... ; il montre un commerce, de produits de luxe notamment, qui conflue vers Pavie par les routes des Alpes et le Pô. C. Brühl et C. Violante (éd.), *Die „Honorantiae civitatis Papie“*, Cologne-Vienne, 1983.

⁴³ Surtout dans « Cities, Emporia and Monasteries : Local Economy in the Po Valley, c. AD 700-875 », dans *Towns in Transition. Urban Evolution in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, ed. N. Christie et S. T. Loseby, Aldershot, 1996, p. 212-234.

medioevo italiano alla luce dell'archeologia »⁴⁴, reprise diffusément dans *Framing the early MA* :

-reprend le thème de la **relative pauvreté des élites d'Italie lombarde**, par rapport à leurs homologues francs notamment ; relève (p. 749) qu'après l'écroulement des derniers réseaux de circulation romains, à la fin du VIe s., on ne retrouve **pratiquement pas de céramique fine en Italie du N.** : ni produite sur place⁴⁵, ni importée (alors que la situation est meilleure en Italie centrale de ce point de vue) ; on n'utilise que de la céramique grossière, de production locale ; et la seule matière comparable qui circule est la pierre ollaire (<lat. *olla*, marmite), pierre tendre produite dans les Alpes italiennes, que l'on creuse pour en faire des récipients, et qui s'exporte largement (par exemple dans toute l'Italie du centre et du S.).

-propose une **interprétation réductrice du commerce du Pô** (p. 751) : le sel est en fait le seul produit qui circule régulièrement sur le Pô à cette époque ; or c'est le seul produit indispensable que l'on ne trouve pas sur place : un commerce qui se limite à ce produit suggère donc un **dynamisme commercial très faible** : tout le contraire de l'interprétation que l'on donne habituellement du traité de Liutprand avec Comacchio.

⁴⁴ Ch. Wickham, „Considerazioni conclusive“, dans *La storia dell'alto medioevo italiano alla luce dell'archeologia*, éd. R. Francovich et G. Noyé, Florence-Rome, 1994, p. 741 suiv.

⁴⁵ La technique de production céramique est donc moins bonne dans le N. de l'Italie, en dépit de la présence des marchés urbains, que dans le S. et que dans beaucoup de régions européennes qui continuent aux VIIe-VIIIe s. à produire et faire circuler de la céramique fine : exemple le Rhin moyen, mais aussi d'autres régions (Wickham, „Considerazioni conclusive“, p. 751).